



Commentaires sur
L'Unique et sa propriété

Max Stirner

1844

Johann Kaspar Schmidt, dit Max Stirner (surnom donné, *der Stirn* : le front...), d'après un dessin attribué à Friedrich Engels.

Né le 25 octobre 1806 à Bayreuth et mort le 26 juin 1856 à Berlin.

Si vous n'avez que deux petits laps...

Stirner peut être considéré comme un précurseur des « capitalistes du savoir » (cf Makhaisky et Skirda¹), des professionnels de la production et de la manipulation des concepts et des représentations du monde social. Un défricheur à l'instar de nombreux théoriciens et dispensateurs d'utopie du XIX^e siècle. Il dit en clair ce que ses continuateurs diront à demi-mots : le savoir (« les pensées ») est ma propriété. J'en dispose comme je l'entends et à ma guise. « L'intérêt général » est mon intérêt. C'est un socialisme (ou un communisme) sans fard. Et parce qu'il joue cartes sur table, il déclare dans le même mouvement refuser de jouer plus longtemps ce jeu-là : refuser d'être tromper implique, dans une démarche lucide et matérialiste, de refuser de tromper autrui.

Voilà pourquoi il sera indispensable de le discréditer pour ceux, à commencer par Marx et Engels, qui se considéreront comme les héritiers légitimes ou supposés du mode de production capitaliste : les socialistes révolutionnaires. Des études sur la réception du livre de Stirner évoquent les refoulements et les effrois de certains intellectuels ; Adorno, par exemple « *nota un jour de manière obscure que Stirner était celui qui avait véritablement 'vendu la mèche', mais on ne trouve pas un seul mot sur lui dans toute son œuvre.* ». Cependant, il n'y a

1 « Capitalistes du savoir » est une expression employée par Alexandre Skirda, traducteur et présentateur du militant et écrivain Jan Waclav Makhaisky, pour désigner les tenants du « socialisme des intellectuels » : « La dénonciation de l'idéologie socialiste par un révolutionnaire polonais qui y voit la dissimulation des intérêts d'une nouvelle classe : les travailleurs intellectuels. L'auteur (1866-1926) montre comment ces capitalistes du savoir cherchent à entraîner les prolétaires dans leur lutte contre les capitalistes de l'avoire, non pour détruire le capital mais pour défendre leurs intérêts. À la fin du XIX^e siècle, le développement rapide de l'industrie en Russie amène une partie de l'intelligentsia - cette petite minorité ayant fait des études secondaires - à s'intéresser au marxisme ; c'est en se référant à ses principes que se crée en 1898 le Parti ouvrier social-démocrate de Russie. La perspective qu'il adopte, c'est celle de la mobilisation du prolétariat pour le renversement de l'absolutisme tsariste, ce dont la bourgeoisie russe, trop faible, est incapable, et la démocratisation de la société nécessaire au développement économique et au progrès de la classe ouvrière.

Dès cette époque, un révolutionnaire polonais, Jan Waclav Makhaiski, analysant les œuvres de Marx et les projets des partis qui s'en réclament, aboutit à une conclusion extrême : pour lui, l'idéologie socialiste dissimule en fait les intérêts d'une nouvelle classe ascendante formée par la «couche cultivée», les travailleurs intellectuels. Exilé, comme nombre de révolutionnaires russes, il rentre en Russie en 1917. Mais, dès 1918, il déclare que si les bolcheviks se sont révélés plus radicaux qu'il ne l'envisageait en rompant avec le parlementarisme, l'hostilité de la «couche cultivée» envers la révolution ouvrière a vite calmé leur ardeur : «*Ils ne luttent pas pour l'émancipation de la classe ouvrière mais ne font avant tout que défendre les intérêts des couches inférieures de la société bourgeoise et de l'intelligentsia.*»

Makhaiski eut peu de disciples ; mais depuis son époque, d'autres auteurs ont cru voir émerger dans notre société, en particulier à travers les différents projets socialistes, le pouvoir d'une nouvelle classe qui, à travers toutes les fonctions de gestion, de recherche, de conseil, d'enseignement, de communication et plus récemment l'irruption des logiciels dans tous les domaines, façonne l'organisation du travail et le contenu de la production et s'y assure une place privilégiée. Alexandre Skirda fait plus que restituer la pensée originale de Jan Waclav Makhaiski : il la met en perspective et livre ainsi un outil de premier ordre à qui veut approfondir la compréhension de notre société. »

On encourage le téléchargement de ce livre :

https://ia800803.us.archive.org/26/items/MakhaiskiIntelSoc/Makhaiski_IntelSoc.pdf

Ou pour les pressés, cette présentation, avec deux extraits, illustrant la forme religieuse du marxisme réellement existant : https://www.cira.ch/media/gtl/08_Broch_GTL_Makhaiski_WEB.pdf

pas les références de ces extraits².

Et voilà aussi pourquoi il est aujourd'hui récupérable, cette fois positivement, par les libertariens et ultra-libéraux, anti-marxistes acharnés, qui se considèrent eux-aussi (pour d'autres raisons) comme les continuateurs de ce système qu'ils entendent approfondir et mener jusqu'à ses ultimes conséquences. En oubliant la critique du libéralisme de Stirner... Quant aux anarchistes individualistes, ils tentent de continuer une offre politique qui n'est proposée que pour servir d'analyseur (voir plus bas) ou de contre-poids : Stirner est un ultra-utilitariste sans utilité...

« La liberté de penser existe dès que je puis avoir toutes les pensées possibles ; mais les pensées ne deviennent ma propriété qu'en perdant le pouvoir de devenir mes maîtres. Tant que la pensée est libre, ce sont les pensées (les Idées) qui règnent ; mais si je parviens à faire de ces dernières ma propriété, elles se conduisent comme mes créatures. » (L'Unique et sa propriété, p. 265)

Enfin, si certains ont pu situer Stirner comme précurseur de Nietzsche (un non conformisme est récupérable de tous côtés), d'autres ont essayé de situer son travail dans la continuité de Spinoza (c'est mettre de côté le « fétichisme » de l'État de l'auteur du *Traité théologico-politique*). Mais on pourra plutôt suggérer de relire le *Traité de la servitude volontaire* d'Étienne de la Boétie en guise d'entrée en matière :

http://classiques.uqac.ca/classiques/la_boetie_etienne_de/discours_de_la_servitude/discours_servitude_volontaire.pdf

Quelques extraits :

Les jeunes sont majeurs quand ils gazouillent comme les vieux ; on les pousse dans les écoles pour qu'ils y apprennent les vieux refrains, et, quand ils les savent par cœur, l'heure de l'émancipation a sonné.

Une innombrable foule d'idées bourdonnent en tous sens dans les têtes ; et que font ceux qui veulent avancer ? Ils nient ces idées pour en mettre d'autres à la place ! Ils disent : « Vous vous faites une fausse idée du Droit, de l'État, de l'Homme, de la Liberté, de la Vérité, de l'Honneur, etc.; l'idée qu'il faut se faire du Droit, etc., est bien plutôt celle-ci, que nous proposons. » Ainsi la confusion des idées va croissant.

Eh ! oui, la liberté de la presse est assurée, la liberté personnelle est garantie, cela saute aux yeux, mais ce qu'on ne voit pas, c'est que la conséquence de toutes ces libertés est un criant esclavage. Fini des ordonnances ! Fini du bon plaisir et de l'arbitraire ! « Nous n'avons plus d'ordres à recevoir de personne ! » et nous n'en sommes que plus étroitement asservis à la Loi. Nous sommes les forçats du Droit.

Il n'y a plus dans l'État que des « gens libres », qu'oppriment mille contraintes (respects, convictions, etc.). Mais qu'importe ? Celui qui les écrase s'appelle l'État, la Loi, et jamais un « tel » ou « un tel ».

2 <http://www.lsr-projekt.de/poly/frinnuce.html>

Le Socialisme conclut que nul ne doit posséder, de même que le Libéralisme politique concluait que nul ne doit commander. Si pour l'un l'État seul commandait, pour l'autre la Société seule possède.

Si le Communiste voit en toi un homme et un frère, ce n'est là que sa manière de voir des dimanches ; les autres jours de la semaine il ne te regarde nullement comme un homme tout court, mais comme un travailleur humain ou un homme qui travaille. Si le premier point de vue s'inspire du principe libéral, le second recèle l'illibéralité. Si tu étais un « fainéant », il ne reconnaîtrait pas en toi l'homme, il y verrait un « homme paresseux » à corriger de sa paresse, et à catéchiser pour le convertir à la croyance que le travail est la « destination » et la « vocation » de l'homme. [...] La Bourgeoisie rendait la production libre, le Communisme force à la production et n'admet que les producteurs, les artisans. Il ne suffit pas que les professions te soient ouvertes, il faut que tu en pratiques une.

Que la société n'est pas un « moi » capable de donner, de prêter ou de permettre, mais uniquement un moyen, un instrument dont nous nous servons, que nous n'avons aucun devoir social, mais uniquement des intérêts à la poursuite desquels nous faisons servir la société que nous ne devons à la société aucun sacrifice, mais que si nous sacrifions quelque chose ce n'est jamais qu'à nous-mêmes ce sont là des choses dont les Socialistes ne peuvent s'aviser : ils sont « libéraux », et, comme tels, imbus d'un principe religieux ; la Société qu'ils rêvent est ce qu'était auparavant l'État : sacrée !

La Société dont nous tenons tout est un nouveau maître, un nouveau fantôme, un nouvel « être suprême » qui nous impose « service et devoir ».

Mais les non-satisfaits tâtonnent encore en pleine obscurité, et leur déplaisir se traduit par une « mauvaise humeur sans bornes ». C'est de ceux-là que le Critique, non moins mécontent, doit à cette heure se rendre maître ; tout ce qu'il peut ambitionner et tout ce qu'il peut atteindre c'est de tirer cet « être spirituel » qu'est la masse de sa mauvaise humeur et de l'« élever », c'est-à-dire de lui donner la place qu'auraient dû légitimement lui assurer les trop triomphants résultats de la Révolution ; il peut devenir la tête de la masse, son interprète par excellence. Aussi veut-il « combler l'abîme qui le sépare de la foule ». Il se distingue de ceux qui « prétendent élever les classes inférieures du peuple » en ce que ce n'est pas seulement elles, mais lui-même dont il doit apaiser les rancunes.

Et juste cette dernière citation, comme une forme d'intuition du sort réservés à certain-es dissident-es... (on souligne)

Quelle est l'idée la plus haute que l'État, puisse se proposer de réaliser ? C'est bien celle d'être une véritable Société humaine, une société dans laquelle puisse être admis comme membre quiconque est vraiment Homme, c'est-à-dire n'est pas non-homme. Si large que soit la tolérance d'un État, elle s'arrête devant le non-homme et devant l'inhumain. Et

*cependant ce « non-homme » est homme, cet inhumain est lui-même quelque chose d'humain, quelque chose de possible uniquement, à un homme et non à un animal, cet inhumain est un « possible humain ». Mais bien que tout non-homme soit un homme, l'État l'exclut de son sein ou l'emprisonne, et fait d'un hôte de l'État l'hôte d'une prison (**d'une maison de fous ou d'une maison de santé, d'après le Communisme**). (1844 ...)*

L'Unique et sa propriété, des mots à préciser

L'Unique renvoie à l'unicité et l'unité de chaque être humain :

« Mais si l'un a quelque chose de plus que l'autre, c'est soi-même, c'est son unicité : par là seulement chacun reste **exceptionnel, exclusif**. Chacun fait de son mieux valoir sa caractéristique devant un tiers et tâche, s'il veut se le rendre favorable, de la lui faire paraître aussi attrayante que possible. » (p. 171)

La propriété est un attribut, c'est-à-dire qu'elle exprime une qualité ou une manière d'être qui se rapporte au sujet. Ce ne doit pas être compris dans son acception matérielle et tangible. Pour Stirner, c'est une force et un devenir :

« Je n'ai jamais cru à Moi, **je n'ai jamais cru à mon actualité**, et je n'ai jamais su me voir que dans l'avenir. » (p.183)

« [...] l'humanité aussi est ma propriété, mais c'est Moi seul qui, par mon unicité, donne à l'homme son existence. » (p.196)

« Ce n'est que quand je suis sûr de moi et quand je ne me cherche plus que je suis vraiment ma propriété. » (p. 250)

Une proposition qui implique de devenir *comme* maître et possesseur de sa propre existence.

Préambule

Un premier conseil avant de se plonger dans la lecture de l'ensemble, ou de la sélection proposée dans cet article : **on peut tenter d'utiliser le livre de Stirner, mais surtout pas seul**. Ce qui semble un paradoxe, lui qui a promu l'unicité et la singularité de chaque être humain et a disqualifié toute tentative de comparaison ou de caractéristiques communes à plusieurs individus. Comme indiqué plus bas, *L'Unique et sa propriété* fut destiné en priorité aux cercles intellectuels critiques de son temps. Mais plus d'un siècle et demi après sa parution (1844), sa prise en compte et son utilisation, assumée comme intempestive (il n'aurait rien redit à ce qu'on utilise son produit à sa guise), doit lui associer le contexte d'où l'on parle et notamment l'ensemble des connaissances sur le monde social qui s'est progressivement accumulé. Il est d'ailleurs impossible de faire autrement... Pour imaginer : progresser dans ces paysages conceptuels et pleins de surprises nécessite aujourd'hui de se constituer un attelage à plusieurs chevaux et savoir utiliser les qualités et les défauts de ce vieux canasson récalcitrant et ombrageux que constitue cet *Unique*. C'est le type idéal du Rétif, pseudonyme pris un moment par Victor Serge³ dans sa période anarchiste individualiste,

³ « En renvoyant dos à dos le maître et l'esclave, le laïc et le prêtre, le soldat et l'antimilitariste, le charitable et l'exploiteur, Le Rétif ne prend pas simplement ses distances ou le recul du témoin cynique, il inaugure une révolte autre, il extirpe la révolte des dualités et des alternatives faussées. Ainsi faisant, il répond à une autre logique, celle qui «fonde sa cause sur Soi, c'est-à-dire sur Rien», comme Stirner l'écrivait à la fin de *L'Unique*. La révolte, redéfinie autrement, n'est plus engagement au

comme on parle d'une monture rétive. Pour continuer dans ce registre, les limites inhérentes au champ intellectuel allemand de la première moitié du XIX^e siècle continuent de produire leurs effets (lunettes idéologiques ou mieux, œillères et harnais mal ajustés) ; il est donc inévitable de mener la réflexion avec un attelage multiple aux risques de manquer cette mise en garde des deux tenants du matérialisme historique (Marx et Engels) dont l'ouvrage de 1845 – 1846, *L'Idéologie allemande*, est une réfutation, entre autre, des thèses de Stirner : « *Du même coup, on a éliminé tous les éléments matérialistes de l'histoire et l'on peut tranquillement lâcher la bride à son destrier spéculatif.* » ...

On trouvera également quelques extraits de la première partie de *L'Idéologie allemande*, ébauche de la théorie du matérialisme historique, dans cet article. La longue suite, consacrée aux concurrents du moment, se saisit de « Saint Max » sur plus de 350 pages. C'est une longue réécriture de *L'Unique*, entrecoupée de remarques ironiques et persifleuses avec des mises entre parenthèses de commentaires dans le corps du texte, et des « ? » ou des « ! ».

Exemple : « *Comme nous l'avons vu à propos du « brigandage », saint Max démontre ici une fois de plus que ses « propres » « pénétrations » du communisme ne sont que les idées les plus banales et les plus bornées que s'en fait la bourgeoisie.* » (*L'Idéologie allemande*, Éditions Sociales, p. 245)

« *Il est le bourgeois qui échappe au commerce par une banqueroute cochonne [terme de Fourier, indiquant une banqueroute ruinant une famille], ce qui ne fait naturellement pas de lui un prolétaire, mais un bourgeois failli et sans le sou. Il ne devient pas homme de ce monde, mais un philosophe sans idées, un philosophe qui a fait faillite.* » (p. 269)

« [...] *dans son « Livre », il n'existe pas de noyau ni « proprement » ni « improprement dit », et même les broutilles qu'on peut trouver dans ces 491 pages méritent peu le nom de « fanfreluches ». — Si toutefois on voulait y découvrir un « noyau », ce noyau, c'est — le petit bourgeois allemand.* » (p. 270)

On peut considérer ces deux offres concurrentes et leur destin historico-social : celle de Stirner n'a pas eu de prise sur le réel, celle de Marx et Engels (et de quelques autres...) a profondément transformé le monde capitaliste. Les révolutions et guerres de libération nationale du XX^e siècle se sont enveloppées (plus ou moins ouvertement) dans son habillage prophétique et ont surtout mis en œuvre les techniques institutionnelles adéquates à leur projet politique de prise du pouvoir d'État. Sans doute, parce que cette dernière offre politique collait le mieux à son objet (le capitalisme) pour y avoir prise et exprimait les intérêts spécifiques des groupes sociaux à même de les manipuler.

Dans ce jeu inégal entre un amateur intermittent sans postérité (Stirner) et deux professionnels à temps plein avec une multitude d'héritier-es (Marx et Engels), on peut dire que l'un a eu **tort au regard des causes et raison au regard des conséquences**, au vu des socialismes réellement existants. Les deux autres ont pu **dialectiser les effets et**

sein du social ou du politique, mais mouvement de dégagement absolu, le tout est de «se défendre de l'emprise du milieu, du passé et de l'angoisse». Elle ne tend pas à adhérer à quoi que ce soit, mais à s'exclure, à l'inverse. Elle ne combat pas un déterminisme par un autre, mais les renie tous. Ce lent détachement, qui se présente comme un nouveau cogito individualiste, n'aboutit à aucune ascèse ou indifférence cynique, il remet l'ego — ou le Moi — sur ses pieds, c'est-à-dire sur «l'humaine volonté de vivre». Introduction à la réédition des articles de Serge parus dans *L'Anarchie*, entre 1909 et 1912.

<https://archive.org/details/VictorSergeLeRtif/mode/2up?view=theater>

les causes, car occupant la position sociale stratégique d'entre-deux. Mais au vu des avatars actuels de ces bouleversements, il semblerait que le cours de l'histoire humaine soit irréductible à un modèle logique, même dialectique. Il devrait plutôt s'exprimer dans une multiplicité de relations chaotiques sous-tendues par des contraintes structurales, ensemble débordant de décombres et de fantaisies *hors bilan*.

Un traître qui casse le jeu

A cette époque (les années 1840) où le champ philosophique allemand commence à perdre de son prestige et sera bientôt concurrencer par des intellectuels ayant un pied dans la philosophie et un pied dans la politique (Marx et ses acolytes), Stirner représente une « personnalité » (et non un agent social au sens d'agent exerçant comme professionnel), un « nom », doté des caractéristiques nécessaires pour être pris au sérieux (études et diplômes, même de second rang et en tant qu'amateur). Mais **il entre dans le jeu philosophique de son temps sans illusion**. Il essaye même de casser les croyances qui permettent à ses pareils de jouer sérieusement à la controverse, en restant dans le discours et la théorie. Son livre se comprend en lui donnant la fonction principale de mode d'intervention dans ce champ restreint et à cette époque.

Toute interprétation ou réutilisation doit donc se faire avec prudence et en se rappelant qu'à cette époque deux champs intellectuels sont en train d'émerger et de se distinguer des champs philosophique et politique. L'économie politique (et sa critique par Marx) : Stirner traduira en allemand le *Dictionnaire d'économie politique* de Jean-Baptiste Say et la *Richesse des Nations* d'Adam Smith. Et la sociologie qui est encore balbutiante : Stirner produit une compilation de divers textes d'Auguste Comte (inventeur du terme sociologie et adepte d'un positivisme pouvant mettre à disposition des instruments de justification et de maintien de l'ordre social), compilation intitulée *Histoire de la Réaction...* Ces deux champs de connaissances, considérablement augmentés et diversifiés aujourd'hui, ne peuvent être ignorés quand on propose une réutilisation du livre de Max Stirner. Si ce dernier avait pu disposer de ces connaissances, il aurait dû nuancer son propos ou le relativiser. Ce que l'on doit donc faire de nos jours. Exemple : les mécanismes d'intégration et de socialisation des agents sociaux, en fonction des classes sociales d'origine, imposent de prendre en compte des contraintes structurales qui rendent impensable et impossible la fière indépendance abstraite de Stirner. On parle ainsi de stratégies de reproduction des classes sociales, un exemple de terme médian et intermédiaire qui complexifie les débats philosophiques binaires de son époque opposant individu/société ou État.

Autre exemple : **sa prise de position comme casseur du jeu et des conventions** vis à vis de ses pairs philosophes critiques doit beaucoup à **sa position dans ce champ, en marge et sans plan de carrière**. Cette relation de causalité réciproque entre position sociale dans un champ et prise de position est une des propositions issues de la sociologie qui permet de comprendre l'espace des possibilités, en fonction des contraintes dues aux régularités en vigueur dans un champ, notamment le champ intellectuel de production culturelle.

Un autre champ de connaissances est lui aussi encore au stade pré-scientifique : l'investigation sur les psychismes humains. Les « fantômes » évoqués par Stirner qui, expulsés du monde, se sont installés dans la tête des humains et leur imposent leur principe hiérarchique et autoritaire, ont beaucoup de ressemblance avec le surmoi de Sigmund Freud. La quête de jouissances sans entrave, principe de plaisir et libido, que

revendique *L'Unique*, indique également une conscience des inhibitions et des refoulements organisées et instrumentalisées par la « société » pour convertir cette libido en engagement laborieux. Et par les organisations révolutionnaires en force de travail politique disciplinable...

Quant aux données anthropologiques de son temps, Stirner en extrait des stéréotypes ethno-raciaux (nègre, mongol, caucasien, etc.) qu'il articule dans un parallèle entre ontogénie (l'histoire de l'individu) et phylogénie (l'histoire de l'espèce) qui est évidemment préjudiciable à la première partie du livre.

Enfin, pour ne rien dire des connaissances en sciences biologiques : tout être vivant n'est « jamais seul ». Au-delà des ressources prélevées dans son environnement, il est un être multiple dans ses relations avec d'autres êtres vivants indispensables à la poursuite de son existence : film microbien sur sa peau, microbiote intestinal. Il est le produit nécessaire d'un binôme parental, premier maillon de la « longue chaîne des êtres » renvoyant à l'histoire de l'évolution, domaine à peine esquissé à l'époque de Stirner et de son *Unique*, à la croisée de l'enchevêtrement d'histoires singulières et collectives dont la trace se trouve dans son ADN. Et pour ne rien dire de cet « objet le plus complexe de l'univers connu », son cerveau, qui a incorporé et digéré une immensité de situations et de relations sociales, largement hors d'atteinte de sa conscience.

Stirner est considéré comme un traître qui a « vendu la mèche » par les philosophes critiques de son époque (et il sera, heureusement pour eux, rapidement oublié pendant un demi-siècle) mais il doit aussi être discrédité par ceux qui entendent renouveler le champ intellectuel en proposant une offre théorique basée sur le matérialisme historique et une offre programmatique sous forme d'une pratique organisationnelle : le parti. Et avec comme perspective pas moins qu'engager une dynamique arrachant l'humanité à sa préhistoire et faisant advenir le règne de la société communiste sans classe.

Mais lui-même ne se considère pas ainsi, il ose, explicitement et sans hypocrisie, dire ce qu'il est et veut devenir. « Trahir » ne peut être qu'un jugement des professionnel-les du double jeu.

L'Égoïste comme analyseur⁴ politique

L'Égoïste est le nom que revendique Stirner pour son propre compte. Pour un usage actuel, **on peut suggérer qu'il serve d'analyseur aux propositions et aux programmes politiques**. D'une certaine manière, il interpelle ses pareils (les philosophes critiques de son temps) et leur dit en substance : si la raison et la science dont vous vous réclamez étaient également réparties dans les cerveaux des personnes au nom desquelles vous prétendez parler ou auxquelles vous vous adressez, voilà ce qu'elles pourraient vous rétorquer. « Vous me demandez de vous faire confiance, de croire en ce que vous proclamez. Et bien, au vu de ce que vous me proposez, je refuse de

4 On reprend ici cet outil analytique de manière sauvage et « mal maîtrisée » pour l'appliquer au champ politique et à la division sociale du travail. « *Il n'est guère plausible, dans l'état actuel des méthodes d'enquête sociologique, que le problème du pouvoir, le problème de l'argent, et le problème de l'idéologie qui vient se mêler de façon quasi inextricable aux deux premiers problèmes, soient élucidés sans qu'intervienne dans la situation analytique ce « malin génie » (seneur de doute radical), ce « mauvais esprit », ce « souffre-douleur » ou ce « bouc-émissaire », cette « brebis galeuse » ou ce « trouble-fête », ce « rigolo de la bande » ou ce spécialiste de la « mise en boîte », ce « maniaque de l'esprit de contradiction » et autres figures de l'analyseur.* » (*L'analyse institutionnelle*, René Loureau, Éditions de Minuit, 1970, p. 283) Tous ces qualificatifs semblent convenir assez bien pour caractériser la position de Stirner.

vous suivre. Je ne vous crois pas 'sur parole'. Votre autorité n'est que la conséquence de nos rapports inégaux.» D'une certaine manière et dans un contexte postérieur à l'existence de Stirner (il meurt juste après les révolutions de 1848), « encore un effort camarade, votre belle dialectique matérialiste ne me convainc pas ». On ne devrait pas pouvoir attraper des prolétaires avec des sornettes .

Ou encore, **on peut l'utiliser comme personnage conceptuel**⁵ **dans la division du travail politique**⁶ : **Stirner** comme un individu récalcitrant et rétif à convaincre, objectivement modelé par les rapports sociaux capitalistes (les agents capitalistes ne sont pas « spontanément » portés vers l'émancipation du genre humain, leur « solidarité » tant glorifiée par la littérature révolutionnaire est d'abord nécessité faite vertu). Un individu qui a accumulé un certain capital culturel, dirait-on aujourd'hui, qui n'est pas subjugué par l'argument d'autorité des forts en thème et en discours. Et **Marx** (pour simplifier) comme occupant dans cette division du travail à la fois la fonction de théoricien (« le philosophe ») et d'organisateur, d'encadrant.

Et l'enrôlement doit assumer cette première contradiction : les initiateurs d'une mobilisation politique (les entrepreneurs de cause, en version modernisée) doivent, pour faire exister socialement une lutte, recruter des exécutant-es qui ne sont pas forcément d'emblée d'accord : il faut, premièrement, se faire entendre et, deuxièmement, susciter leur adhésion en jouant habilement sur les misères de leur condition et les espoirs pour des lendemains qui chantent. De même un entrepreneur n'existe, au sens capitaliste, dans la concurrence avec ses pareils, qu'en mettant sous sa subordination une force de travail qu'il doit exploiter de manière à extraire un sur-travail lui permettant de persévérer dans sa profession.

L'Unique est très commun... ou les multitudes d'uniques !

L'Unique de Stirner est la caricature de l'individu isolé et assujetti tel que le produisent à la chaîne les institutions capitalistes. Plutôt que de refouler des représentations du monde social, l'existence des agents capitalistes tels qu'ils peuvent être avec leur propensions négatives, *L'Unique* nous engage dans le mouvement inverse et nous demande de partir de cette caricature extrême pour faire avec.

Stirner semble dire aux apprentis ingénieurs sociaux, réformateurs ou révolutionnaires de son temps et spécialistes en utopies : « vous qui vous indignez de cette société marchande et cupide et voulez la transformer en une ruche paisible et

5 Même usage sauvage de ce terme proposé par Deleuze et Guattari. On se rappelle évidemment que ce n'est qu'un mode d'exposition : le concept est une image illusoire des bases matérielles et sociales qui sont aux prises dans cette *division sociale du travail politique*.

6 Pour quelques formules imageant les fonctions et rôles sociaux de cette division du travail et issues de l'un de ses contradicteurs (on souligne) : « *De même que la philosophie trouve dans le prolétariat **ses armes matérielles**, de même le prolétariat trouve dans la philosophie **ses armes spirituelles**, et dès que **l'éclair de la pensée se sera profondément enfoncé dans ce terrain vierge qu'est le peuple**, l'émancipation des Allemands, désormais hommes, sera accomplie.* » Karl Marx, Introduction à la Critique de la philosophie du droit de Hegel, 1843.

Une autre image de cette division du travail : « *L'émancipation de l'Allemand, c'est l'émancipation de l'homme. **La tête** de cette émancipation, c'est la philosophie, **son cœur** le prolétariat.* » Dans le même texte.

Ou encore : « [...] *la puissance matérielle ne peut être abattue que par la puissance matérielle, mais la théorie aussi, **dès qu'elle s'empare des masses**, devient une puissance matérielle.* »

On trouvera d'autres représentations du côté des révolutionnaires plus récents (Mao et consorts) sous l'image du cavalier et de sa monture, c'est-à-dire le parti, l'avant-garde et le prolétariat ou le « peuple ».

harmonieuse où chacun irait à sa tâche sans barguigner, vous devez prendre en compte les individus réels et non pas supposer que vos auditeurs et auditrices (un peu plus rare à l'époque de Stirner) n'attendent que vos belles paroles pour se mettre en ordre de bataille. En plus de la conception « idéaliste » de l'histoire proposée par la philosophie, il vous faut aussi remettre sur ses pieds l'image que vous vous faites de vos auditoires : ils et elles ne sont pas déjà ces masses dociles qui peupleront vos sociétés communistes enfin réconciliées⁷. Ce sont des individus intériorisant par nécessité toutes les dispositions calculatrices, « matérialistes » (au sens « vulgaire », bien sûr, du mot pour les professionnel-les de la révolution), « utilitaristes » pour simplement pouvoir survivre. Et ces prolétaires tentent déjà, bien avant d'avoir croisé les théories et les lignes des partis tendues pour les attraper, de s'organiser et de contrecarrer, avec les moyens du bord, les conséquences sur leurs existences écrabouillées. » Exemple :

« Ça fait pas rêver... »

Un petit extrait d'une circulaire distribuée dans les imprimeries de Paris en 1833 par Jules Leroux : « Aux ouvriers typographes », extrait de *La parole ouvrière*, textes choisis et présentés par Alain Faure et Jacques Rancière, Éditions La Fabrique, 2007, p. 67 à 78. Ce livre comprend des textes écrits entre 1830 et 1848 illustrant des prises de parole publiques, expression des rapports sociaux de ce temps tout comme émergence des premières formes d'encadrement du rapport salarial et de projets révolutionnaires. L'apparition de nombreux porte-paroles auto-proclamés et des premières formes d'organisation des travailleurs et travailleuses : son stade artisanal en quelque sorte, post-corporatif, avant les bureaucrates et les intellectuels organiques appointés des organisations des masses industrielles.

« [...] Cette augmentation [de salaire], messieurs, soulève des question d'un haut intérêt ; elle touche à l'organisation de l'industrie ; elle touche à l'émancipation des ouvriers ; elle porte en elle l'association et la coopération plus ou moins active de chacun de nous dans les affaires publiques. [...]

Toutes les fois donc que, pour remédier à ses maux, [la classe des compositeurs et des imprimeurs] n'aboutira qu'à des conclusions égoïstes, soyez sûrs qu'en dépit de ses propres efforts, elle ne pourra les mettre à exécution. Or les solutions de cette époque [lors d'une réunion antérieure], que je rappelle en ce moment à votre mémoire, bien que profondément injustes dans l'intention et par les correctifs que l'on proposait d'y apporter, étaient égoïstes. [...]

Nous n'avons point, comme avant la révolution [de 1789 – 1793],

7 « [...] [Bakounine] s'oppose alors à ces révolutionnaires « qui ont une si grande habitude de l'ordre créé par une autorité quelconque d'en haut et une si grande horreur de ce qui leur paraît les désordres et qui n'est autre chose que la franche et naturelle expression de la vie populaire, qu'avant même qu'un bon et salutaire désordre se soit produit par la révolution, [ils rêvent] déjà la fin et le musellement par l'action d'une autorité quelconque qui n'aura de révolutionnaire que le nom. » » Jean-Christophe Angaut. *Bakounine : Lumpenproletariat, canaille et révolution*. In Auzias, Claire. Trimards : 'Pègre' et mauvais garçons de Mai 68, Atelier de Création Libertaire, pp.286-296, 2017.

de chambre syndicale ni de corporation. Nous sommes libres les uns des autres, aucun lien ne nous unit. Si l'un de nous se trouve dans une position triste et accidentelle, nous ne nous croyons point obligés de l'aider en aucune façon, et les collectes sont tellement tombées en discrédit, qu'elles ont disparu comme une aumône flétrissante. [...]

L'égoïsme le plus étroit est devenu la passion de tous. Il règne chez nos maîtres ; il règne au sein de nous. Nous sommes jaloux les uns des autres, nous sommes ennemis. Dans l'intérieur de nos ateliers, la lettre vient-elle à manquer, nous nous disputons, nous nous haïssons ; nous avons recours à la tromperie, à la ruse, et pourtant nous avons tous également besoin de travailler. [...]

Notre classe n'existe pas : il n'y a que des compositeurs, des individus. Nous entrons l'un après l'autre ou tous ensemble dans nos ateliers, et nous ne savons point d'où vient chacun de nous, s'il est ouvrier, s'il ne l'est pas, ce qu'il peut faire. [...]

[...] [Les maîtres] prennent occasion de notre nombre pour abaisser notre salaire.

Et pourtant le salaire est notre patrimoine, notre propriété ; et le fait de la propriété est de ne point dépendre de qui que ce soit au monde, de ne dépendre que du possesseur. [...] Priver d'ouvrage un ouvrier, n'est-ce pas comme si l'on expropriait un propriétaire ? [...]

Les machines, dans tous les états [métiers], enlèvent une partie du travail, cela est incontestable [...]

Or, les machines ont leur raison d'existence, vous ne pouvez le nier. Nous acceptons le droit de propriété, seulement nous voulons l'étendre jusqu'à notre salaire. Nous acceptons la liberté et l'indépendance des riches, seulement nous voulons encore étendre cette liberté et cette indépendance jusque sur la vie de chacun de nous. [...]

[En refusant les nouvelles machines] L'immense majorité du peuple, tout ce qui n'est ni imprimeur ni compositeur a le droit de vous dire également : cela est profondément injuste, vous me privez de mes livres, vous bornez mon instruction.

Toute coalition est donc impossible, car elle serait profondément injuste, profondément immorale. Les imprimeurs ne peuvent donc en aucune façon refuser de tirer des clichés et des stéréotypes ; nous, compositeurs, nous ne pouvons pas non plus refuser de composer pour des mécaniques.

Si nous devons en être réduits à ce moyen, il faudrait désespérer de nous, il faudrait nier la justice, il faudrait nier Dieu.

Mais telle n'est point notre position, messieurs.

Notre salut est en nous, en nous seulement. Une volonté ferme, une grande persévérance dans nos desseins habilement tracés, et nous vaincrons toutes ces sources de misères et de douleurs.

Les tailleurs nous ont donné l'exemple ; ils ont compris toute l'inutilité d'une stérile coalition ; ils ont senti l'importance de la question du salaire qu'ils avaient agité entre eux, et ils l'ont résolue comme elle devait l'être : *ils se sont associés*. Ils ont fondé un vaste atelier, et ils entrent hardiment en concurrence , à leurs risques et périls, avec leurs anciens maîtres. En un mot, ils se sont affranchis.

C'est là le but vers lequel doivent tendre tous nos efforts.

Songez donc que la question n'est pas dans l'augmentation du

salaires, arrachée, imposée par la violence à nos maîtres ; augmentation que nous perdrons sans doute quand nos maîtres sentiront en leurs mains une occasion propice. Songez donc qu'elle n'est pas même dans l'existence des machines ou dans la création intempestive d'apprentis. La question est une question de propriété, d'affranchissement.

Les mécaniques, les clichés, les stéréotypes, la formation d'apprentis ne nous sont nuisibles que *parce que tout cela est la propriété des maîtres*, parce que tout cela s'interpose entre eux et nous.

Notre industrie n'est pas à nous, nous n'avons aucun droit à ses résultats : on nous remplace par des instruments inertes, ou l'on abuse de notre nombre. Faisons donc en sorte que *notre industrie soit à nous*, que nous seuls puissions en disposer selon notre bon vouloir ; Ainsi les classes qui nous ont précédées dans la voie d'affranchissement et de bien-être, formons une vaste association.

Que cette association ait pour but, quant à présent :

1. De régler les prix du salaire avec les maîtres.
2. De régler le mode d'apprentissage et le nombre des apprentis.
3. De fournir de l'ouvrage, autant que la chose sera possible, aux

membre de ladite association.

4. De donner des secours à tout ouvrier, faisant partie de l'association, qui se trouverait sans ouvrage, par suite de causes en dehors de sa volonté, telles que refus de sa part de travailler à des prix au-dessous du cours, impossibilité reconnue, bien constatée, de ne pouvoir être occupé.

5. De s'occuper du sort des ouvriers qui se trouveraient en ce dernier cas, c'est-à-dire qui, n'ayant point d'ouvrage, se trouveraient à la charge de la communauté.

6. De donner du secours à tout ouvrier malade.

7. D'aviser aux meilleurs moyens de faire fructifier le fonds de la société.

Voilà, messieurs, l'association qu'il nous faut fonder. Par elle, il nous sera facile de remédier aux maux qui nous affligent, il nous sera facile de reconquérir sans violence notre rang dans la société et notre liberté. Sans elle, la question reste insoluble ; ou plutôt nous sommes condamnés à périr. Nos efforts de coalition et de destruction seront toujours comprimés. Le peuple en dehors de nous ne peut pas vouloir abdiquer les bienfaits qui résultent pour lui de la diminution de notre salaire et de l'emploi des mécaniques. [...]

Et même au sujet de l'augmentation des salaires qui est la cause de notre réunion, il n'y aura pas moyen de s'associer, si le but de cette association se résout par une coalition. Tous ceux qui parmi nous ne souffrent en aucune manière de la diminution qu'ont éprouvée nos prix dans certains ateliers, et qui prévoient que de longtemps ils n'auront pas à en souffrir, ne voudront pas se compromettre auprès de leurs maîtres ; il ne voudront pas s'associer.

Mais si nous donnons à l'association le but que j'ai exposé tout à l'heure, il n'est pas parmi nous et parmi les absents, il n'est pas un ouvrier qui ne veuille être membre d'une association pareille. Nous sommes dans notre droit, nous ne blessons aucune loi de l'État, et nos maîtres eux-mêmes ne peuvent qu'applaudir à nos efforts. [...]

[Suivent les détails pour constituer le capital de départ.]

Aujourd'hui, nous pourrions créer sur le sol de la France, au sein

de la capitale, une imprimerie, que nous exploiterions nous-mêmes ; nous pourrions entrer dans la voie de la concurrence avec nos maîtres, ou plutôt, devant notre imprimerie colossale, toutes les leurs crouleraient.

Voilà ce que nous devons faire. »

Un certain nombre d'éléments figurent ici : l'individu égoïste, la propriété et l'association, qui articuleront les propos de Stirner, bien que ce texte et les autres figurant dans le recueil cité au début de cet encadré n'étaient sans doute pas connu de lui. Mais ces questions étaient largement débattues en Europe.

Également figurent le respect de Dieu, de l'État, des lois, du cadre national et l'absence de violence, ce qui est balayé sans concession dans *L'Unique et sa propriété*.

Cela permet de contextualiser le pamphlet de Stirner et de comprendre que son vocabulaire et son propos, qui paraît à distance archaïque ou déplacé, était celui de son époque, mais qu'il faisait une proposition radicale *en partant de ce contexte*. Le XIX^e siècle a été marqué partout en Europe par d'âpres débats et luttes de concurrence entre les divers courants du socialisme, face aux offensives patronales. L'institutionnalisation et l'intégration actuelle des organismes de cogestion du rapport salarial est un résumé masquant cette histoire, beaucoup plus ouverte à l'époque. Certains courants socialistes, puis communistes, ont progressivement courbés, dans leurs affrontements avec les États capitalistes, ces revendications ouvrières dans le sens du syndicalisme des salarié-es (dont on voit les aboutissements aujourd'hui...) et/ou de l'encadrement du prolétariat par les partis de masse (qui ont largement disparus).

« **Ça fait pas rêver** », mais dans la guerre idéologique menée au XIX^e et XX^e siècles, ce sont les syndicats et les partis ouvriers qui ont gagnés contre leurs divers concurrents dans l'encadrement des contradictions capitalistes et de leur effets sociaux : les associations du XIX^e, les conseils du début du XX^e et les coordinations de la fin du XX^e siècle ont été évincé-es. Mais ce sont les syndicats et les partis qui sont les perdants d'aujourd'hui... « *Ouah ! C'est vachement dialectique !* »

Pour relativiser les propositions mutuellistes ou coopérativistes dans un système capitaliste dominant, on pourra lire, **Contre le mythe autogestionnaire** : <https://www.infokiosques.net/spip.php?article805>

D'une certaine façon, Stirner assume ce que cette société d'exploitation et de concurrence, qui se met en place à son époque en Allemagne, produit comme individu. Et c'est de là qu'il faut partir au risque de nombreuses déconvenues. Si chaque prolétaire était capable de demander des comptes, des garanties, des preuves de compétence aux « porteurs de théorie » et de programme politique, de s'émanciper des divers fétichismes, et d'abord de celui de la représentation manié par les porte-paroles autoproclamés, l'enrôlement deviendrait un peu plus une forme de préfiguration de relation de réciprocité, dans une division du travail politique qui tenterait d'anticiper la division du travail productif. Car la facilité de subjuguier par de belles paroles ou de justes concepts (selon les consommateurs et consommatrices) des publics peu instruits,

disparaîtrait avec, à sa disposition, un analyseur (un comparateur de performance programmatique...) du format de Stirner. D'où la véhémence des attaques de Marx et d'Engels, traitant Stirner de « petit-bourgeois » : il ne faut vraiment pas avoir affaire à des recrues de ce calibre. **Difficiles de manipuler des Egoïstes quand il faut remplir les premières lignes sur le front de la guerre de classe de prolétaires prêts à se sacrifier pour la glorieuse révolution.**

Douter de tout

L'ironie de Stirner sur les athées et la mise en garde contre tous les « fantômes », les concepts, les idées, comprises comme des entités réelles et agissantes (les fétiches en version marxienne) sont aussi une anticipation des divers cultes produits par les régimes se cachant derrière les figures des « saints » marxistes : « Saint Marx... » et ses apôtres : engels-lénine-mao-fidel, etc. Culte de la personnalité d'abord mais aussi exigence du sacrifice de générations entières pour hâter l'avènement du paradis prolétaire sur Terre.

On connaît cette remarque de Robert Michels : « *De protestants fervents, les ouvriers industriels du royaume de Saxe sont devenus, au cours de ces dernières années, des socialistes ardents. Il est possible que cette évolution ait été accompagnée chez eux d'un renversement complet de toutes les valeurs. Mais il est certain que s'ils ont exilé du meilleur coin de leur mansarde l'image traditionnelle de Luther, ce ne fut que pour la remplacer par celle de Bebel.* » (Les Partis Politiques, Essai sur les tendances oligarchiques des démocraties, 1911, p. 47) Bebel était un des grands leaders du parti social-démocrate allemand.

De même, la défiance de Stirner envers les formes supra-humaines d'autorité, descendues du ciel sur la terre, envers les différentes formes de régime politique (monarchie absolue, constitutionnelle, démocratie parlementaire ou directe) et envers une entité étatique planant au-dessus des citoyens, est un salutaire (!) avertissement, anticipant encore une fois les destinées des diverses révolutions réellement existantes, sans exception encore à ce jour (soyons optimiste et œuvrons à préparer une heureuse surprise...). Et dans le même mouvement, le Parti n'échappe pas non plus à sa méfiance. En définitive, c'est la représentation même d'une société humaine réellement existante ou à construire qui constitue le critère auquel Stirner somme les intellectuels de son temps, et ceux à venir, de se confronter pour faire éclater leurs raccourcis et leurs dissimulations.

La vérité de Stirner n'est en fait bonne à dire que dans l'entre-soi des stratèges qui doivent avoir une compréhension réaliste des ressorts de la manipulation des masses. Ce texte ne doit pas être lu par les futurs perdant-es des luttes. Il est pragmatique et dévoile le pot aux roses des luttes révolutionnaires.

La critique de la révolution, la dévalorisation des lendemains qui chantent n'est pas à mettre devant tous les yeux.

L'Unique doit être alors compris aussi comme une perspective possible, une pierre d'attente, une préfiguration de rapports humains désaliénés de toutes conventions, et explicitement, lucidement, « en toutes connaissances de causes », établis sur des bases de réciprocité et d'égoïsme assumé. A ce propos, on conseille la lecture de ce texte, malgré la haute teneur en technique philosophique, comme l'un des plus intéressants

sur ces questions : https://www.pedagogie.ac-aix-marseille.fr/upload/docs/application/pdf/2014-10/individu_et_societe_lecture_de_stirner.pdf

Égoïste ou non égoïste, telle est la question

Et Marx et Engels ne s'y sont pas trompés : « *Il s'ensuit que toutes les luttes à l'intérieur de l'État, la lutte entre la démocratie, l'aristocratie et la monarchie, la lutte pour le droit de vote, etc., etc., ne sont que les formes illusoire sous lesquelles sont menées les luttes effectives des différentes classes entre elles (ce dont les théoriciens allemands [dont Stirner] ne soupçonnent pas un traître mot, bien qu'à ce sujet on leur ait assez montré la voie dans les Annales franco-allemandes et dans La Sainte Famille) ; et il s'ensuit également que toute classe qui aspire à la domination, même si sa domination détermine l'abolition de toute l'ancienne forme sociale et de la domination en général, comme c'est le cas pour le prolétariat, il s'ensuit donc que **cette classe doit conquérir d'abord le pouvoir politique pour représenter à son tour son intérêt propre comme étant l'intérêt général, ce à quoi elle est contrainte dans les premiers temps. Précisément parce que les individus ne cherchent que leur intérêt particulier, - qui ne coïncide pas pour eux avec leur intérêt collectif, l'universalité n'étant somme toute qu'une forme illusoire de la collectivité, - cet intérêt est présenté comme un intérêt qui leur est « étranger », qui est « indépendant » d'eux et qui est lui-même à son tour un intérêt « général » spécial et particulier, ou bien ils doivent se mouvoir [s'affronter dans une autre traduction] eux-mêmes dans cette dualité comme c'est le cas dans la démocratie.** » (L'idéologie allemande, p. 22, on souligne).*

On ne s'attendrait pas à ce que Marx médiocrise son concurrent, Stirner, tout en justifiant de manière réaliste les tours de passe-passe théoriques que Stirner essaye de dévoiler pour permettre aux futures victimes de ces stratégies de s'en méfier. Pour les tenants du socialisme « scientifique », il faut avoir sous la main ces modes d'emploi quand on envisage de manière pragmatique la prise du pouvoir d'État, pour son compte mais avec l'aide indispensable du prolétariat, tout en la présentant comme une lutte révolutionnaire. A noter que *L'idéologie allemande* n'a pas été publiée après sa rédaction entre 1845 et 1846, faute d'avoir pu trouver un imprimeur. Elle a été abandonnée à « la critique rongeuse des souris », pour reprendre une expression de Marx à son sujet et a été publié en 1932.

Certes, pour ces théoriciens, il faut critiquer à destination des masses les religions, les dogmes, les abstractions, les idées illusoire, mais il faut s'arrêter à temps et ne pas mettre dans le même sac de « fantômes », pour prendre un mot de Stirner, le futur État prolétarien et le glorieux Parti révolutionnaire qui saura grâce à sa science mener ces masses vers le paradis communiste.

Un des enjeux de la polémique des auteurs de *L'idéologie allemande* est donc de réfuter « l'idéalisme » de leurs concurrents (les jeunes hégéliens) et de remettre le monde historique sur ces pieds : « **Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience.** Dans la première façon de considérer les choses, on part de la conscience comme étant l'individu vivant, dans la seconde façon, qui correspond à la vie réelle, on part des individus réels et vivants eux-mêmes et l'on considère la conscience uniquement comme leur conscience. » (L'idéologie allemande, p. 17) Et l'individu réel c'est l'Unique, il faut donc tout faire pour en écraser l'expression consciente qui s'exprime dans le livre de Stirner.

La nécessité de concepts intermédiaires

Stirner indique l'incommensurabilité d'un individu singulier et mortel surgissant dans un ensemble d'individus sociaux et d'institutions qui le dépassent dans toutes les dimensions de temps, d'espace et de complexité, et l'engloutit pour s'en nourrir et « persister dans leur être... social ». En paraphrasant Blaise Pascal : « *Par l'espace l'univers [social] me comprend et m'engloutit comme un point, par la pensée je [L'Unique] le comprends.* » Entre la société et l'Unique, entre l'abstrait et le réel, le conceptuel et le corporel, le général et le particulier, l'État et l'individu, Stirner, produit de son temps, laisse en creux les médiations, les intermédiaires, la division sociale du travail (axe central de *L'Idéologie allemande*)... En fait, la structure tridimensionnelle des classes sociales dans le mode de production capitaliste⁸.

Et c'est cet individualisme, ce rejet des « concepts », qui fournira aux auteurs de *L'Idéologie allemande* la nécessité d'une montée en généralité, en transfigurant les luttes des classes sociales sous les appellations d'autres « fantômes ». Les « *rapports sociaux existants* » s'articulent entre « *force productive* » (prolétariat), « *état social* » (« société » bourgeoise) et « *conscience* » (les « capitalistes du savoir », disons les intellectuel(les) : « *Peu importe du reste ce que la conscience entreprend isolément ; toute cette pourriture ne nous donne que ce résultat : ces trois moments, la force productive, l'état social et la conscience, peuvent et doivent entrer en conflit entre eux car, par la division du travail, il devient possible, bien mieux il arrive effectivement que l'activité intellectuelle et matérielle, - la jouissance et le travail, la production et la consommation échoient en partage à des individus différents ; et alors la possibilité que ces éléments n'entrent pas en conflit réside uniquement dans le fait qu'on abolit à nouveau la division du travail. Il va de soi du reste que «fantômes», «liens», «être suprême», «concept», «scrupules» [termes du vocabulaire des jeunes-hégéliens, et de Stirner en particulier] ne sont que l'expression mentale idéaliste, la représentation apparente de l'individu isolé, la représentation de chaînes et de limites très empiriques à l'intérieur desquelles se meut le mode de production de la vie et le mode d'échanges qu'il implique. » (*L'idéologie allemande*, p. 21, on souligne)*

C'est le style de Stirner fait d'excès et de démesure qui distend les représentations conventionnelles et qui rend donc indispensable le fait de constituer un entre-deux, un pont pour ressaisir le sens de son propos, alors que paradoxalement, il rejette la dialectique hégélienne et les contradictions. Mais c'est un dialecticien qui se nie lui-même : summum de la dialectique... puisque, à le lire, le mouvement historique contradictoire ne débouche jamais. Il n'y aucune direction ni aucune « fin de l'histoire ». Entre l'universel (la « société ») et le singulier (les multiples individualités inégalement dotées), il loge non point « le moteur de l'Histoire marxien (la lutte des classes) » mais un particulier au sens habituel d'être unique : « L'Unique », c'est-à-dire, honnêtement et trop naïvement, l'être qui écrit ces lignes. De façon, plus obscure et voilée (masquée), le troisième terme de ses continuateurs, qui les représente concrètement en tant que membres d'une classe sociale, sera nommé : parti, praxis, avant-garde, révolutionnaire professionnel, etc.

Mais paradoxalement ce refus des médiations permet, en les réintroduisant, de saisir leurs places indispensables dans le maintien, ou la subversion, d'un ordre fondé sur

8 Par exemple : http://classiques.uqac.ca/contemporains/bihr_alain/encadrement_capitaliste/encadrement_capitaliste_texte.html

Ou encore, dans une version moins radicale, et ne considérant pas le marxisme comme la religion matérialiste de ce troisième larron de l'histoire : <https://editionsasymetrie.org/ouvrage/le-menage-a-trois-de-la-lutte-des-classes/>

l'affrontement permanent. Encore une fois, l'absence des instances intermédiaires signifierait l'existence réelle de rapports réciproques, directs (sans médiation ni représentation) et désenchantés.

Les conséquences de ce refus de la dialectique : bienvenu dans le camp des perdant-es

Dans le contexte actuel, les formulations de Stirner sont inadéquates à son sujet, vouées à l'inefficience voire à l'inefficacité. Il refuse l'ambition de s'emparer du pouvoir d'Etat⁹ : refus de la révolution qui signifie changer de maîtres, à quoi il oppose l'insurrection... qui ne viendra jamais ! Refus du Parti à quoi il oppose l'Association¹⁰. Mais c'est une politique des perdant-es... Et sa trajectoire fut logiquement en cohérence avec ses prises de position : issu d'une famille d'artisan (son père est tailleur de flûtes¹¹...) il fit des études supérieures peu brillantes, notamment du fait de « graves problèmes familiaux et d'une santé fragile ». Écarté de l'institution dans laquelle il travaillait après la parution de son livre, mis au ban du cercle intellectuel, il va vivre difficilement de traduction et de travail d'érudition, ouvrira un commerce (de crèmerie... sans en faire son beurre) qui périlitera. Il meurt peu avant ses cinquante ans d'une « piqûre de mouche » infectée, dans un garni, après avoir été deux fois incarcéré pour dettes.

D'où son attrait de la part les anarchistes individualistes comme pour les libertariens, qui sont insensibles à la dynamique de classes du mode de production capitaliste, centrée sur l'État (ou système d'État) et les classes sociales. Ces deux courants ont en commun de se construire contre le marxisme, tout en occupant des positions antagonistes. Ils mettent en avant la conquête d'une liberté absolue, qui en fait n'existe pas dans le texte de Stirner. Ce qui est également observable dans les confusions idéologiques actuelles, dans ce temps où la lutte de classes est hors-sol, c'est-à-dire se mène quasi-exclusivement en sens unique à l'initiative du haut vers le bas... Suivre ces propositions implique de renoncer à des ruptures radicales et d'ampleur pour se contenter de se changer soi-même, objectif typiquement réformiste ou « petit-bourgeois ».

Les références que l'on peut trouver par exemple chez Deleuze sur Stirner et les représentations du multiple, du rhizomatique, du décentralisé, du nomadique, etc. se retrouvent aussi actuellement dans les nouvelles formes d'argumentation et d'organisation qui tentent de tenir à distance les formes hiérarchisées d'organisation qui

9 On sait que les marxistes se gausseront des luttes des « bouffeurs de curés » tout en ayant un rapport réaliste avec le grand fétiche étatique. Il s'agit de s'emparer du pouvoir politique, donc de l'État : « *Par ailleurs le combat pratique de ces intérêts particuliers, qui constamment se heurtent réellement aux intérêts collectifs et illusoirement collectifs, rend nécessaire l'intervention pratique et le refrènement par l'intérêt « général » illusoire sous forme d'État. La puissance sociale, c'est-à-dire la force productive décuplée qui naît de la coopération des divers individus conditionnée par la division du travail, n'apparaît pas à ces individus comme leur propre puissance conjuguée, parce que cette coopération elle-même n'est pas volontaire, mais naturelle ; elle leur apparaît au contraire comme une puissance étrangère, située en dehors d'eux, dont ils ne savent ni d'où elle vient ni où elle va, qu'ils ne peuvent donc plus dominer et qui, à l'inverse, parcourt maintenant une série particulière de phases et de stades de développement, si indépendante de la volonté et de la marche de l'humanité qu'elle dirige en vérité cette volonté et cette marche de l'humanité.* » (L'idéologie allemande, p. 22 et 23)

10 On notera que ce terme en usage à l'époque, après avoir été écarté au profit de l'« union », sera « providentiellement » récupéré par ses concurrents marxistes : l'Association... internationale des travailleurs, en 1864 ! (voir l'encadré **Ça fait pas rêver.**)

11 En argot francophone, se tailler des flûtes signifie « prendre la fuite, s'échapper ».

ont « fait faillite ». Le refus du dichotomique est une manière d'avancer masqué-es¹², mais au risque de ne pas disposer des outils à la hauteur de ses « désirs »... de puissance. De même la critique des représentations (voire de la représentation) est une manière de refuser de représenter (autrui) et l'affirmation, en creux, de la volonté de s'auto-représenter... égoïstement !

Cette critique des représentations (des « idées ») comme représentations imaginaires est effectivement présente déjà dans le texte de Stirner. Et sera aussi la base du matérialisme historique marxiste. Mais comme cela a été déjà indiqué par Henri Arvon¹³, l'un des exégètes de Stirner, son texte permettra à nos deux prophètes en communisme (Marx et Engels) de rompre avec la philosophie de Hegel et son « idéalisme ». Disons que Stirner leur aura balisé le chemin : « *De même que le monde, en devenant ma propriété, est devenu un matériel dont je fais ce que je veux, **l'esprit doit, en devenant ma propriété, redescendre à l'état de matériel** devant lequel je ne ressens plus la terreur du sacré.* » (*L'Unique et sa propriété*, p. 275)

On comprend encore une fois pourquoi Marx et Engels auront grand soin de commencer leurs carrières de révolutionnaires professionnels en rabaissant ce prédécesseur tout en reprenant ses propositions : « *Si l'expression consciente des conditions de vie réelles de ces individus est imaginaire, si, dans leurs représentations, ils mettent la réalité la tête en bas, ce phénomène est encore une conséquence de leur mode d'activité matériel borné et des rapports sociaux étriqués qui en résultent.* » ([Passage biffé dans le manuscrit] *L'idéologie allemande*, Marx et Engels, 1848, p. 16).

On arrive à ce paradoxe : dans cette période de périls et de retour des formes autoritaires et « archaïques » d'exercice du pouvoir, à l'heure où les perspectives révolutionnaires semblent improbables, l'affirmation de la classe des ingénieurs sociaux et entrepreneurs de causes de toutes obédiences se dissout dans une multitude de catégories et de classement et abandonne la dialectique matérialiste et la lutte des classes. Il y a fondamentalement un manque de courage politique et une fuite en avant dans la multiplicité des apparences, des *singularités* de la multitude, des différences non-conceptuelles, pour parler comme Deleuze, et cela évacue du même coup la question des rapports entre les classes sociales et de sexes. Cette classe montante, occupant la place de possible remplaçante de la bourgeoisie, nie son rôle historique et préfère sa propre sauvegarde. Ce qui est impossible en restant les majordomes de la bourgeoisie car elle subira elle aussi les conséquences de la gestion autoritaire.

Les bourgeoisies semblent ne devoir craindre que les conséquences de l'hubris et de la démesure de leur propre puissance, à défaut de se confronter à des oppositions conséquentes du type des mouvements révolutionnaires du XX^e siècle. C'est donc plus le

12 Pour un petit échantillon de la confusion et de la brume philosophique, où émergent, justement, une série de masques comme des poupées russes... : « *Parce qu'il n'y a pas de modèle originel ou d'identité originelle à répéter, il y a un jeu infini de signes et de symboles - on enlève un masque et on trouve en dessous, non l'essence originelle mais un autre masque. Il n'y a pas de possibilité de parvenir à l'original, à l'essence première ou à l'Être premier qui est à l'origine des répétitions, parce que cette essence n'existe pas. Elle est elle-même une autre répétition ou une autre représentation. La logique de la représentation est ainsi subvertie quand on l'étend à l'infini.* » extrait de : Saul Newman, Empirisme, pluralisme et politique chez Deleuze et Stirner.

13 Arvon peut ainsi écrire, rejoignant les propos de ces commentaires (on souligne) : « *L'unicisme stirnérien, tout en s'effaçant devant l'efficacité sociale de la praxis marxiste, est particulièrement apte à **lui servir de contrepoids, ou du moins de garde-fous**. En affirmation que chaque être humain possède en soi-même une valeur éminente, il permet de décrocher la dignité humaine du caprice de l'intérêt de la collectivité. L'homme garde son indépendance par rapport à la société, puisqu'il est jugé sur l'usage qu'il fait de ses possibilités propres* » (Henri Arvon, Notice « Stirner », in D. Huysman, *Dictionnaire des Philosophes*, vol. II, Paris, PUF, 1984, p. 2 445.) <http://journals.openedition.org/rgi/716>

défaut d'oppositions sérieuses qui produira des ruptures que la constitution d'un contre-pouvoir, voire d'un double pouvoir. Ces projets et réalisations politiques, à l'époque où il y avait « du grain à moudre » et à redistribuer dans les pays centraux, ont été paradoxalement en mesure de soutenir les contradictions inhérentes au capitalisme comme les étais soutiennent un édifice qui se lézarde. Mais en l'absence de ces soutèvements, il est alors possible que la chute, tout aussi lente que rapide (suivant la position occupée), de cet édifice ensevelisse tout sous son poids...

Les formes confuses de contestation actuelles, centrées sur les identités (*L'Unique* et ses pareils) et faisant de modes de vie alternatives une fin en soi (brèches, espaces en transition et ZAD diverses) sont en réalité des zones refuges pour des groupes qui en ont les moyens culturels et financiers.

Il faut alors considérer les capacités de l'attelage multiple : des formes organisationnelles fondées sur les rapports de classe qui explicitent les inégalités (économiques et culturelles) inhérentes à l'état des choses existantes. Et que les montures les plus rétives puissent en imposer et s'imposer à leurs meneurs. Avec pour objectif, non plus le retour à l'écurie ou les ravalements de façade, mais de s'emparer de l'ensemble de l'édifice, avec un partage du butin le moins inégal entre futur-es gagnant-es et futur-es perdant-es.

Stirner dans une perspective historique

De ce point de vue actuel, on peut donc considérer *L'Unique et sa propriété* comme l'une des expressions d'un des membres de la classe montante qui n'arrive pas (encore) à penser leur projet politique (formulé par Stirner et nombre de ses commentateurs et continuateurs en terme de « désir » ... et non de nécessité) dans le cadre du capitalisme qui s'impose à son époque. D'où la nécessité de le rejeter, ou de le dépasser dialectiquement..., pour ceux (les marxistes) qui vont progressivement constituer une stratégie révolutionnaire et des modes d'organisation.

Stirner exprime à la fois la position sociale et historique des premiers projets politiques anti-capitalistes (mais d'une façon particulière, non-utopique, et surtout pas conceptuelle) et également fournit des outils pour expliciter les projets concurrents quand ils sont énoncés de manière « scientifique » et autoritaire. **Il donne les outils pour soumettre les offres politiques à un *max test*...** (en référence au *crash test*). Comme lui, ce sont les perdant-es des luttes qui expriment cette exigence d'éthique et de réciprocité anti-hiérarchique de la lutte des classes, en fonction de la place occupée dans la division du travail politique en tant que masse de manœuvre. C'est leur lot de consolation... (voir Kronstadt et Lama Fâché...)

Il pressent les potentialités du règne du capitalisme : « *L'opposition du réel et de l'idéal est inconciliable, et l'un ne peut jamais devenir l'autre : si l'idéal devenait réel, il ne serait plus l'idéal, et si le réel devenait idéal, il serait l'idéal et ne serait plus le réel. La contradiction des deux termes ne peut être résolue que si on les anéantit tous deux ; c'est dans cet « on », ce tiers, qu'elle expire ; sinon, idéal et réalité ne se recouvrent jamais. L'idée ne peut être réalisée et rester idée, il faut qu'elle périsse comme idée ; et il en est de même du réel qui devient idéal.* » (p. 278)

La résolution de la contradiction entre l'état du monde et les potentialités qu'il recèle (le réel et l'idéal) passe par ce « on », ce tiers (!) qui les dépasse.

Et il donne au passage une définition du révolutionnaire, très proche de celle du « capitaliste du savoir » : le réalisateur d'idées : « *Le « réalisateur » d'idées s'inquiète peu des réalités, pourvu que ces réalités incarnent une idée ; aussi examine-t-il sans relâche si*

l'idée qui doit en être le noyau les habite ; en éprouvant le réel, il prouve en même temps l'idée, et il vérifie si elle est bien réalisable comme il la pense, ou si elle n'est pensée par lui qu'à tort et par suite inexécutable. » (p. 279)

Au final : le Moi marchandise et l'Association comme société par actions

Le texte de Stirner n'illustre-t-il pas les apories dans lesquelles les stratégies capitalistes mènent les « sociétés » dont elles s'emparent ? La subjectivité marchande est poussée dans ses ultimes retranchements. Jusqu'à la dépasser ? Les rapports humains sont décrits comme purs rapports marchands : *« je vends ma tendresse au prix qu'il me plaît de fixer. »* (p. 231). C'est une manière de défense contre l'aliénation marchande : *« quand l'objet de l'amour me devient sacré et quand je me sens lié à lui par le devoir, la conscience, le serment. Dans les deux cas, l'objet ne m'appartient plus, c'est moi qui lui appartiens. »* (id.). Pour ne pas être réduit à n'être qu'un objet des jeux sociaux marchands dont l'individu est toujours le perdant (vis à vis de la famille, de l'État, du Peuple, etc.), **le Moi s'institue en un ultime fétiche : un Moi Marchandise**. Contre l'amour aliéné : *« Mon amour, c'est-à-dire l'amour dont je m'acquitte envers lui, est en réalité un amour qui lui appartient, un tribut que je lui paie. »* (p. 231)

Parce qu'il y a la compréhension de sortir progressivement du 'règne de la nécessité' : *« Nous sommes au tournant d'une époque. Le monde n'a jusqu'à présent songé qu'à conquérir la vie, son unique souci a été de vivre. »* (p. 250), il s'agit dorénavant de jouir de la vie, de la consommer en se consumant.

« [...] ce « quelque chose » en vue duquel la vie n'est qu'un moyen et un instrument a plus d'importance qu'elle, et on la lui doit. [...] Ayant un créancier auquel nous devons notre vie, nous n'avons aucun droit de la dépenser pour nous. » (p. 251)

Stirner exprime une compréhension de la vie comme aliénée, dont on n'a pas la « propriété », c'est-à-dire qu'elle est un moyen au service d'un 'quelque chose' (un fantôme, un idéal) : c'est aussi une définition du totalitarisme : les êtres humains comme moyens utilisés, jusqu'au 'sacrifice' pour des fins qui les dépassent.

Et l'association comme modèle de la société... par actions et pour l'action ?

« Tu apportes dans l'association toute ta puissance, toute ta richesse, et tu t'y fais valoir. [...] à l'association, tu ne dois rien : elle te sert, et tu la quittes sans scrupule dès que tu n'as plus d'avantages à en tirer [...] l'association est ton outil, ton arme, elle aiguise et multiplie ta force naturelle [...] Bref, la société est sacrée et l'association est ta propriété, la société se sert de toi et tu te sers de l'association. » (p. 245)

Cette association serait plutôt à considérer comme une parodie : un hommage ironique à la part « positive » des critiques sociales. Une anti-utopie. Une manière de se moquer des appâts garnissant les hameçons de la propagande, forgés ultérieurement avec la dureté de la science de la lutte des classes. Et tant pis si le menu fretin se fait prendre ?

Association ? A-socié-es de tous les pays...

Et...

Passer de : **« ceci est à celui-là et cela n'est pas à celle-là ou celui-ci »** (l'égalité formelle et l'inégalité réelle du capitalisme) ou du : **« tout est à tous »** (le communisme théorique et l'étatisme pratique), en passant par le **« tout est à Moi »** stirnérien, ... jusqu'à : **« rien n'est à personne »**.